



---

**Le chemin de la vie**  
**Un programme pour l'être humain du **XXI**e siècle ?**

**Documents d'analyse et de réflexion**

**Avril 2011**

rue Maurice Liétart, 31/4 – B-1150 Bruxelles



Avec le soutien de la Communauté française 

**Centre AVEC ASBL, rue Maurice Liétart, 31/4 – B-1150 Bruxelles**  
Tél. : +32/(0)2/738.08.28 – <http://www.centreavec.be>

## **Le chemin de la vie** **Un programme pour l'être humain du XXI<sup>e</sup> siècle ?**

Une page d'évangile (Matthieu 4, 1-11) nous raconte la triple tentation de Jésus au désert, avant le début de sa vie publique. La liturgie catholique propose ce texte à la méditation des croyants, le premier dimanche du Carême. En le relisant ce 13 mars 2011, nous sommes saisis par son actualité et la clarté qu'il projette sur la vie humaine et ses choix, en ce début de siècle plein de catastrophes et d'interrogations, où nous commençons à prendre conscience que la planète est mortelle et que nous sommes peut-être en train de la détruire. Il nous semble que les tentations qui assaillent Jésus reflètent fidèlement les dérives de notre société mondialisée et que ses réponses, dans leur sagesse toute simple, désignent les choix décisifs qu'il faudrait consentir pour y remédier fondamentalement. La réflexion qui va suivre voudrait dégager le message de ce récit. Elle aidera sans doute les chrétiens à mieux comprendre la portée de celui-ci dans l'ensemble du parcours évangélique et surtout à l'actualiser – en assumant mieux et plus consciemment leur devoir de citoyens du monde, par une conscience accrue des enjeux de notre temps. À tout lecteur, elle peut apporter un éclairage précieux, un principe de compréhension des problèmes de notre temps et une ligne de conduite, d'ailleurs en concordance avec beaucoup de recherches et d'espérances contemporaines.

Après deux chapitres consacrés à la généalogie de Jésus et aux circonstances de sa naissance et de son enfance, l'Évangile de Matthieu nous parle de la prédication de Jean-Baptiste, appel à la conversion dans la lignée des anciens prophètes. « Alors paraît Jésus » (Mt 3,13). Il s'inscrit dans ce mouvement de conversion et, malgré la résistance du Baptiste, descend lui aussi dans le Jourdain pour se faire baptiser. Quand il remonte de l'eau, il entend une voix venue du ciel qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé qui a toute ma faveur » (3,17). Après quoi, l'évangéliste nous raconte que « Jésus fut conduit au désert par l'Esprit pour être tenté par le diable. Il jeûna quarante jours et quarante nuits, après quoi il eut faim » (4,1-2). Le décor est planté.

Le dialogue qui va suivre est la mise en scène dramatique d'un affrontement qui, en réalité, sous-tend et accompagne toute la vie, toute la mission de Jésus et en donne le sens. Jésus n'est pas un fondateur de religion. Il s'est inscrit dans la vie de son peuple pour, dans la lignée des prophètes, l'appeler à la fidélité. Il a annoncé et inauguré dans sa personne – sa vie et le don de sa vie – le Royaume de Dieu, le monde nouveau, le monde vrai, « selon le cœur de Dieu »<sup>1</sup>. Quand, par exemple, dans le « discours sur la Montagne », il appelle ses disciples à une « justice plus grande que celle des scribes et des Pharisiens (Mt 5,20) ou qu'il les invite à « être parfaits comme le Père céleste est parfait » (Mt 5,48), si l'on parcourt le détail de ce qui est demandé, on s'aperçoit qu'il ne s'agit en aucune manière de prescriptions supplémentaires ou spécifiques mais tout simplement d'authenticité et d'intériorité. Et le dernier discours que Matthieu nous transmet – ce qu'on appelle le discours eschatologique – se termine par la grande scène du Jugement dernier, véritable charte du Royaume, où la valeur finale de chaque existence est jugée par la manière dont on aura traité ses frères et sœurs humains : « j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... » (Mt 25, 35). A la lumière de tout l'Évangile, il est permis de dire que Jésus, en qui la foi chrétienne reconnaît le Fils de

---

<sup>1</sup> Voir notre ouvrage : Jean Marie FAUX, *Au cœur du monde. L'engagement du chrétien dans la société*. Bruxelles, Lumen Vitae, (Collection *Trajectoires*), 2008.

Dieu, a voulu être et a été, tout simplement, un homme. Il a vécu en Fils de Dieu une existence humaine. S'il a inauguré le Royaume comme « le monde selon le cœur de Dieu », c'est en étant « l'Homme, l'être humain selon le cœur de Dieu ».

Or ce « chemin de vie », cette manière d'être homme tout simplement, il l'a vécue tout au long et jusqu'à sa fin, livré sur la croix, en se démarquant de toutes sortes de pressions sociales, qu'elles viennent des autorités, de la foule, de ses proches ou de ses disciples les plus proches. Pressions, sollicitations, pourquoi ne pas dire : tentations ? La tentation a accompagné Jésus tout au long de sa vie. L'évangéliste l'a résumée, dramatiquement et pédagogiquement, dans la scène du désert. Les tentations résument une pesanteur du monde, une lourdeur de l'être humain dont nous commençons seulement à comprendre qu'elles conduisent à la ruine. Les réponses de Jésus, résumant les choix de sa vie, ouvrent un chemin de simplicité, une légèreté de l'être qui restaure l'espérance.

« Si tu es le Fils de Dieu... »

« Si tu es le Fils de Dieu », dit le tentateur, « ordonne... » L'allusion à la scène du baptême est claire. Dans la liturgie du premier dimanche du Carême, la lecture du récit de la tentation de Jésus est précédée par celui de la tentation et de la chute d'Adam et Eve. Le serpent s'adresse à ceux-ci en leur disant : « Si vous mangez du fruit défendu, vous serez comme des dieux... » L'idée sous-jacente est celle d'un Dieu Tout-puissant et le rêve est de partager cette Toute-puissance et, si elle est donnée (si tu es le Fils de Dieu), de l'exercer. À partir de là, le diable présente à Jésus un « programme messianique » qui répond aux aspirations les plus viscérales de l'être humain. On sait comment, dans ce qu'on a appelé « la légende du grand inquisiteur », Dostoïevski a génialement montré comment ce programme, qui inverse le message évangélique, reste une tentation permanente de l'Église dans son développement historique<sup>2</sup>. Mais le récit a aussi une portée généralement humaine, au même titre, par exemple, que le mythe de Prométhée. Il prend une nouvelle actualité en ce moment de l'histoire où nous commençons à prendre conscience que les pouvoirs de l'être humain ne sont pas illimités et que non seulement les civilisations, comme le disait, il y a cinquante ans, Paul Valéry, mais le monde entier est mortel.

« Ordonne que ces pierres deviennent des pains »

Quoi de plus légitime que de vouloir du pain quand on a faim ? Mais l'être humain est ainsi fait qu'il désire toujours davantage, que l'avoir engendre le désir d'avoir plus. C'est sans doute une tentation de tous les temps mais on peut dire que la mondialisation capitaliste néo-libérale, en tout cas telle qu'elle s'est développée de nos jours, y trouve son moteur. « La formule originelle du capitalisme, écrit Benjamin R. Barber, est née de l'idée que produire des biens et des services pour rencontrer les besoins humains réels était le chemin idéal pour créer de la richesse, servir la communauté et ses besoins et rémunérer les investisseurs qui prennent un risque avec un revenu pour leur capital – mariant ainsi l'altruisme et l'intérêt personnel pour le bien de tous »<sup>3</sup>. Vision idéale des choses, démentie dès le début tant par la prédominance absolue du capital sur la force de travail et

---

<sup>2</sup> Ce récit, mis par le romancier russe dans la bouche d'Ivan Karamazov est une « satire terrible et à bon droit immortelle, de la 'figure de compromis' de l'Église ». Ainsi s'exprime Hans Urs von BALTHASAR, *La Gloire et la Croix*. Les aspects esthétiques de la Révélation. Tome I : Apparition, Paris, Aubier, 1965 (Collection Théologie), p.482.

<sup>3</sup> Benjamin R. BARBER, *Le consumérisme dans la culture américaine*. Les origines de la crise fiscale et l'avenir du capitalisme, dans *En Question*, n° 95 (décembre 2010), p. 22.

l'exploitation des ouvriers dans les pays industrialisés que par le fait colonial au niveau de la planète. On peut cependant être d'accord avec une autre affirmation du même auteur un peu plus loin : « Ce capitalisme comme système de production (sinon de distribution) a tellement bien fonctionné qu'au début du XXe siècle, dans la partie développée du monde, suffisamment de richesse a été amassée et suffisamment de biens essentiels (logement, vêtements, transports et marchandises) ont été produits pour rencontrer les besoins les plus essentiels ». Le monde développé a effectivement connu quelques années de relatif équilibre entre le capital et le travail, aboutissement d'un long combat social, dans ce qu'on a appelé les « trente glorieuses » années d'après-guerre, avec le « fordisme » aux Etats-Unis et l'économie sociale de marché en Europe occidentale. Mais c'était au prix du sous-développement persistant, voire croissant, du Tiers-Monde et sous le regard ou la menace de l'alternative communiste encore redoutée. Après la débâcle du communisme et sous l'influence de l'idéologie néo-libérale, le capitalisme change de nature (à moins qu'il ne révèle sa nature profonde). Il passe à sa phase consumériste : « Il ne s'agit plus de produire des biens pour rencontrer des besoins mais de produire des besoins pour vendre les biens ». Il y a encore d'énormes besoins réels qui ne sont pas rencontrés dans le monde. Mais ceux qui souffrent de ces besoins n'ont pas les moyens d'acquérir les biens qui y répondraient. « Cette asymétrie entre les besoins réels du Tiers-Monde qui ne sont pas rencontrés par le capitalisme consumériste à cause de l'absence de ressources, et les faux « besoins » du premier monde – ceux qui sont créés par la publicité – qui sont rencontrés parce que les consommateurs ont les moyens, sinon le désir, d'acheter ce genre de biens, tel est le dilemme du capitalisme moderne » (p. 24).

Le capitalisme moderne, « l'économie triomphante », « l'écorègne », selon une expression de Maurice Bellet. « Si, écrit Michel Maxime Egger, le marché est le lieu saint de l' « écorègne » et l'argent le sésame pour y entrer, son moteur – la fameuse « main invisible » d'Adam Smith – n'est autre que le « désir-envie » proliférant ». Et il cite Maurice Bellet : « Un désir-envie multiforme en expansion infinie par le déplacement continu de l'objet désiré. *Homo insatiabilis...* »<sup>4</sup>. En donnant libre cours au désir et en mettant à son service des moyens amplifiés par les progrès constants des technologies, le capitalisme libéral entraîne le monde dans une spirale de destruction. D'une part, il creuse chaque jour davantage les inégalités, entre les différentes parties du monde et, dans chaque pays, entre les riches, toujours plus riches et les pauvres, toujours plus pauvres. D'autre part, il est fondé sur l'exploitation sans vergogne des ressources de la planète, comme si elles étaient inépuisables. Nous percevons de mieux en mieux aujourd'hui que ces deux dérives sont suicidaires.

« *L'homme ne vit pas seulement de pain...* »

La réponse de Jésus : « L'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » renvoie à un passage du Deutéronome (8,3) qui évoque l'épreuve du peuple au désert où il fut nourri de la manne « que ni toi ni tes pères n'aviez connue ». C'est une invitation à faire confiance en Dieu. On peut la rapprocher d'un autre passage du même évangile. C'est au chapitre 6, dans le discours sur la montagne : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? » (Mt 6, 25). Le message fondamental est bien un appel à la confiance ; mais celui-ci contient l'affirmation claire d'une

---

<sup>4</sup> Michel Maxime EGGGER, *La double transformation. Réorienter son désir pour changer le monde*, dans *La Chair et le Souffle*, 2006, vol.1, n° 1, p.40. La citation de Maurice BELLET vient de *La seconde humanité. De l'impasse majeure de ce que nous appelons l'économie*, Paris, Desclée De Brouwer, 1993, p.53.

limite : tout n'est pas de l'ordre de ce qu'on peut acquérir, le plus important est même ce qui nous est donné et qu'il faut simplement recevoir.

Plus largement, nous pouvons tirer de la réponse de Jésus qu'il y a dans la vie bien d'autres choses que ce qui est monnayable – même si la spirale mercantile de notre société tend à étendre toujours plus le champ du marché. Il y a tout le champ des relations humaines, l'amour, l'amitié, le petit service rendu, le sourire partagé. Il y a le goût de la nature, le plaisir de se promener, la beauté d'un paysage, des premières fleurs du printemps. Il y a l'art, la création, l'étude, la joie de la découverte, depuis la plus humble – comme l'enfant qui apprend à marcher – jusqu'à la plus sublime – comme le savant qui découvre un vaccin. Non seulement, il reste heureusement dans notre société beaucoup d'enfants, de femmes et d'hommes capables de joie gratuite et d'engagement désintéressé mais une observation attentive fera découvrir que, pour la majorité d'entre nous, si imbriqués que nous soyons dans l'engrenage du marché, d'autres valeurs, d'autres biens subsistent et l'emportent encore. Il y a dans le désir humain quelque chose qui résiste et d'où pourrait naître l'amorce d'un monde nouveau.

La réponse de Jésus pourrait bien être une invitation à ce qu'on appelle aujourd'hui le choix de la simplicité volontaire. Un choix d'austérité, de modération des besoins qui exige une ascèse mais qui est d'abord un choix spirituel positif : découvrir et redécouvrir les réalités profondément humaines de la relation, de la beauté, du don gratuit, de la vie simple. Par la force de ce goût retrouvé, résister à la publicité, à la routine, aux pressions du milieu et vivre simplement. Et inventer, réinventer patiemment des manières de manger, de se vêtir, de voyager, d'habiter, d'être avec les autres. Un choix spirituel qui aura à se monnayer dans la vie à travers des décisions difficiles, à contre-courant de pesanteurs presque insoutenables, de logiques apparemment évidentes. Il est par exemple, dans l'état actuel des choses, souvent plus coûteux de se nourrir, de s'habiller, de se loger simplement et sainement. Les choix individuels ne pourront donc être séparés de choix de société et devraient s'accompagner d'une réflexion et d'une action sociétales et politiques. La tâche paraît presque insurmontable. Mais n'est-ce pas la seule issue, conforme à la vérité profonde de l'être humain « qui ne vit pas seulement de pain ... » ?

« *Jette-toi en bas...* »

« Alors le diable l'emmène à la Ville Sainte, le place sur le faite du Temple et lui dit : 'Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas...' » et il continue en citant un verset de psaume : « Il a donné ordre à ses anges de te porter... » (Ps 91, 11). De nouveau cette idée d'un Fils de Dieu qui peut faire fi de toutes les limites est la parfaite projection du rêve humain de toute puissance. Après la soif d'avoir tout ce qu'on désire, celle de pouvoir tout faire, de faire reculer toujours plus les limites du savoir faire humain.

Ce désir aussi est fondamentalement légitime ; il relève de la grandeur de l'être humain, doué d'intelligence et de volonté, il est en un sens le moteur de la civilisation. L'homme a pris conscience peu à peu de ses possibilités et, à travers les millénaires, en a étendu le champ. Il a cultivé la terre, inventé l'industrie, conquis les océans. Il a appris à voler, le vieux rêve d'Icare... Dans les dernières décennies, l'invention technologique s'est accélérée d'une manière vertigineuse : les nouveaux domaines ouverts à la connaissance sont presque immédiatement mis en exploitation. Évoquons en vrac la conquête de l'espace, la maîtrise de l'atome, l'informatique, les nanotechnologies, les sciences du vivant, les manipulations génétiques, des végétaux jusqu'à l'être humain... Condamner tout cela en bloc n'aurait pas

de sens, ce serait un refus de responsabilité, une sorte de trahison par rapport à l'être même de l'humanité.

Et pourtant les signaux d'alerte se multiplient aujourd'hui. Non seulement notre avidité épuise les ressources limitées de notre planète mais nos audaces ou nos témérités la mettent en danger. Le tremblement de terre et le tsunami qui viennent de ravager le Japon ont remis à l'avant-plan la menace nucléaire. Mais on peut dire que, dans tous les domaines évoqués plus haut, les dérives existent, manifestées par des crises aiguës ou découvertes et dénoncées peu à peu. On se souvient de la crise de la vache folle en Grande Bretagne, de la crise de la dioxine en Belgique, toutes deux trouvant leur origine dans des innovations imprudentes – motivées bien sûr par l'appât du gain – dans l'alimentation des bêtes de boucherie. Il serait fastidieux de multiplier les exemples de mises en garde – toujours contestées d'ailleurs – contre d'autres prises de risques dans tous les domaines. Mais personne ne peut plus nier la détérioration globale de l'état de notre planète, avec toutes les formes de pollution, la perte de la bio-diversité et le réchauffement du climat. Ne devons-nous pas reconnaître que tout ce qui, scientifiquement et techniquement, est faisable n'est pas bon pour autant et que la performance technique ne peut pas être le critère absolu de l'agir humain ?

*« Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu »*

Jésus répond à la deuxième tentation par un texte du Deutéronome : « Tu ne mettras pas le Seigneur ton Dieu à l'épreuve ». Il remet ainsi l'être humain dans sa vérité globale. La spirale du progrès technologique – dans une logique parallèle à celle qui entraîne l'accumulation des biens – invite à tout oser, à aller toujours plus loin dans la manipulation de la matière ou du vivant. Complètement absorbés par le « comment », les expérimentateurs oublient le « pourquoi » de leur action. On ne peut attribuer les ratés du système à un manque de prévision et espérer qu'une intelligence supérieure, éventuellement électronique, permette un jour de peser les risques de toute initiative. Ce qui est en jeu est d'un autre ordre : il s'agit de remettre à sa place le progrès technique qui ne peut pas être une fin en soi mais doit rester un moyen au service de la vie humaine et de la société.

Ce qui se passe quand l'innovation technologique devient téméraire, ce peut être sans doute, dans le cas de certains chercheurs, une sorte d'ivresse de la découverte, le complexe, si l'on veut, de l'apprenti sorcier. Mais c'est, beaucoup plus souvent sans doute, l'appât du gain et du pouvoir. Le lien entre le « désir-envie » de tout avoir, moteur de la première tentation et celui de « pouvoir tout faire » est étroit. Au risque d'un mauvais jeu de mots, le glissement est facile de l'impunité par rapport aux lois humaines et aux contrôles démocratiques à l'immunité supposée par rapport aux lois naturelles et aux limites du pouvoir humain. Au-delà d'un simple principe de précaution, c'est la question du sens qui se pose. « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu... » L'agir humain, l'invention humaine s'inscrit dans un donné, une nature – si complexe et discutée que soit cette notion –, dans une société aux dimensions du monde, dans une histoire. Nous comprenons mieux aujourd'hui que chaque innovation, pour ne pas conduire à la ruine, doit s'inscrire dans ces trois dimensions.

Cette prise de conscience s'exprime dans toute la réflexion autour du développement durable (ou soutenable, selon le terme anglais, plus expressif). Elle fait un pas plus loin sans doute avec l'idée de prospérité sans croissance. Elle doit se monnayer aujourd'hui dans tous les domaines, depuis le nucléaire et les autres sources d'énergie jusqu'au soin du corps humain. Il ne s'agit pas de déprécier la créativité de l'intelligence humaine ni de rejeter toute

invention nouvelle. Dans l'œuvre commune de construire, pour notre humanité, un avenir juste et raisonnable, l'inventivité technologique aura toujours sa place. Mais le discernement entre ce qui est possible, bienfaisant et nécessaire et ce qui outrepassé les possibilités du monde et le détruit, ce discernement difficile n'est plus de l'ordre de la technologie : il engage la responsabilité politique, fondée elle-même sur l'engagement citoyen de tous ; il s'opère en fin de compte au niveau des choix de vie, de ce qu'on peut appeler la spiritualité. Se savoir responsables de l'avenir de la planète, envers tous nos frères et sœurs humains, ceux qui vivent aujourd'hui et ceux qui naîtront demain...

*« Tout cela je te le donnerai si tu tombes à mes pieds et si tu m'adores... »*

La dernière tentation est celle du pouvoir, de la toute-puissance : tous les royaumes de la terre. Je te les donnerai « si tu tombes à mes pieds et si tu m'adores », dit le tentateur. Il se présente comme le maître du monde, qui dispose de tous les royaumes. L'adorer, ce serait en fin de compte adorer le pouvoir, le pouvoir lui-même est la suprême idole. La tentation rejoint un mobile très profondément enraciné dans le cœur des humains, le désir d'être le plus grand, de dominer. On peut rappeler ici que Jésus devra jusqu'au bout, jusqu'avec ses disciples les plus proches, lutter contre cette prétention à être le plus grand qui les tarade<sup>5</sup>.

« Le pouvoir corrompt », dit un adage bien connu, « le pouvoir absolu corrompt absolument ». L'actualité rapporte presque quotidiennement des exemples d'abus de pouvoir, depuis les comportements douteux de petits potentats locaux ou de majorités trop confortablement installées, dans nos pays démocratiques, jusqu'aux dérives à grande échelle de présidents inamovibles et tout-puissants, telles que les soulèvements des peuples arabes nous les font découvrir (telle l'in vraisemblable fortune de l'ex-président tunisien). Le pouvoir absolu s'accroche aussi : en Guinée, en Libye... Plus insidieuse – plus policée dans les formes – mais peut-être encore plus redoutable, la toute-puissance de la finance dans le monde néolibéral où nous vivons aujourd'hui. Sous son aspect innocent de bottin mondain, le relevé annuel des plus grandes fortunes du monde est accablant. Même si plusieurs des personnes qui y figurent sont aussi titulaires de fondations très généreuses, c'est le système qui est en cause, la concentration de pouvoir qui résulte de la très grande richesse. « Si tu te jettes à mes pieds... ». Il y a bien là une idolâtrie, la plus dangereuse de toutes.

*« Tu adoreras le Seigneur ton Dieu... »*

La réponse de Jésus remet l'être humain à sa juste place. Quels que soient son rang ou l'étendue de son pouvoir, la terre n'appartient pas au puissant, et pas plus ses sujets, ou ses subordonnés, ou ses employés. Jésus renvoie à Dieu. Créé par Dieu, le monde est confié aux hommes. Tout pouvoir est d'abord une tâche, une responsabilité, au service du bien commun et pour la sauvegarde de la planète dans laquelle nous sommes tous embarqués. La prise de conscience, encore récente, du caractère fini des ressources de cette planète et des menaces multiples qui pèsent – que nous faisons peser – sur son avenir devrait permettre le surgissement d'une volonté généralisée du bien commun. Ce serait ce « patriotisme terrestre » auquel Edgar Morin appelle dans un beau livre de 1993<sup>6</sup>. Dans cette volonté, souligne-t-il, converge le meilleur des religions et de tous les grands mouvements spirituels de l'humanité. Le souci du bien commun, non seulement d'une partie du monde, d'une

---

<sup>5</sup> Jusque dans le récit de la « dernière Cène », le repas d'adieu de Jésus, les disciples, selon l'évangile de Luc (22,24) se disputent pour savoir « lequel d'entre eux peut être tenu pour le plus grand ».

<sup>6</sup> Edgar MORIN et Anne-Brigitte KERN, *Terre-patrie*, Paris, Seuil, 1993 (voir surtout pp. 209-219.)



nation, d'une classe sociale, d'une religion, d'une collectivité quelconque, mais de toute l'humanité, en n'excluant ni oubliant personne, s'impose aujourd'hui comme un principe de réalité, la condition de la survie.

La gestion du bien commun relève du politique. Elle ne peut être abandonnée au jeu des puissances économiques – fût-ce la trop fameuse « main invisible ». Lors de la crise financière de 2008, il a bien fallu que les politiques interviennent. Mais l'ont-ils fait avec assez de détermination et de liberté ; ont-ils pu inverser la tendance ? De nombreuses assemblées internationales, depuis Kyoto (1997), se penchent sur l'avenir de la planète. On est pourtant encore bien loin d'une véritable gouvernance au niveau mondial. Même si la nécessité d'agir ensemble, d'affronter ensemble l'avenir est assez généralement reconnue, dans le concret, ce sont encore trop souvent le heurt des intérêts, les rapports de force qui dominent les échanges. Un long chemin encore à parcourir, sous une urgence croissante.

On ne peut se décourager pourtant. Ce qui en fin de compte peut changer le cours des choses et ouvrir « un chemin de vie », c'est l'engagement des personnes, la conversion des esprits, la force des peuples. On se référera encore une fois à l'inattendu (et encore bien fragile) « printemps arabe ». On pensera au rôle qu'y ont joué les nouveaux moyens de communication. Si le bien commun est du ressort du politique, le pouvoir politique tire sa légitimité du suffrage des citoyens ; ses décisions sont en définitive dictées par leurs choix. Et certes le jeu du pouvoir est infiniment complexe et plein d'ambiguïté – même à l'échelon le plus immédiat. L'opinion publique doit être éclairée, elle est souvent à courte vue. Mais on ne peut échapper à cette évidence : que ce soit pour une société particulière ou pour la société mondiale, le bien commun ne peut être déterminé que par les voies de la démocratie<sup>7</sup>. La démocratie – à l'inverse de la démagogie – fait appel à la conscience des citoyens, à ce qu'il y a de meilleur en eux. Elle a toujours besoin de se remettre en question, de se corriger. Mais elle ne peut le faire par le recours à autre chose qu'elle, à un quelconque « deus ex machina », la démocratie se corrige par plus de démocratie encore.

Ainsi sommes-nous renvoyés au meilleur de nous-mêmes, à notre conscience. « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu... lui seul ». La réponse de Jésus est théologique. Tout ce qui précède a fait percevoir son actualité et comment elle ouvre à la spiritualité et à l'engagement des chrétiens dans le monde un immense chantier. Elle est éclairante pour tout être humain en ce qu'elle affirme le rôle irremplaçable de chacun. À l'idolâtrie du pouvoir s'oppose la responsabilité de chaque conscience humaine.

*Alors le diable le quitte.*

Il n'a pas eu de prise sur Jésus. En rejetant la triple tentation de tout avoir, de tout pouvoir faire et de dominer, Jésus trace à l'avance le chemin de service et d'amour qu'il va poursuivre jusqu'au bout. En même temps, il révèle la profonde et toute simple vérité de l'existence humaine. En ce moment de notre histoire où nous percevons les menaces qui pèsent sur notre avenir commun, le message prend une portée toute nouvelle. La lecture actualisée que les chrétiens peuvent faire de ce récit engage leur responsabilité dans la recherche de nouveaux modes de vivre et de gouverner : simplicité volontaire, gestion responsable du savoir faire humain, prise en charge solidaire du bien commun. Mais n'y a-t-il pas là un chemin de vie sur lequel, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, toutes les femmes et tous les

---

<sup>7</sup> Voir Jean Marie FAUX (coord.), *La démocratie, pourquoi ?* Réflexion philosophique et chrétienne sur les fondements de la démocratie, Charleroi, Couleur Livres, 2006.

hommes, de tous pays, de toutes conditions et de toutes opinions, pourraient raisonnablement s'engager ensemble ?

**Jean-Marie Faux**  
**Centre AVEC**